

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 10 (1982)

DOI: 10.11588/fr.1982.0.51196

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sondern auch in der Provinz. Der Autor, der J. J. Rousseau persönlich kannte (S. 219f.), besaß an Bildung (Lesen, Schreiben, Rechnen, Singen, auch Theaterkenntnis), was man bei einem Pariser Handwerker der Zeit in etwa voraussetzen kann. Roche gibt im Anschluß an den Quellentext (S. 29–283) eine erste systematische Analyse von Ménétras Aussagen. Er faßt hier zunächst die Bereiche Kindheit, Bildung und Heirat (S. 287–310) zusammen, wo neben dem eben Angeführten vor allem die Lebensbedingungen der Kinder in einer Großstadt der Zeit recht deutlich werden. Dann untersucht er »Les plaisirs et les jeux: rires, violence, sexualité«, die in Ménétras Tagebuch einen breiten Raum einnehmen (S. 311–332), ebenso wie verständlicherweise der Bereich der Arbeit (S. 333 ff.). Ménétra berichtet allerdings nur wenig über Bauern bei der Arbeit, er zeigt vor allem das Handwerkermilieu und seiner Umwelt und hier die große Bedeutung des Weines für das kleine Volk (S. 365, 372). Sein Parisbild ist weder nostalgisch noch naturfremd (S. 366).

Die Kategorien der sozialen Welt aus der Erfahrung Ménétras erläutert Roche im Abschnitt danach (S. 379 ff., vor allem Tabelle S. 387), wobei er u. a. erinnert, daß Ménétra wie viele Leute aus dem Volke im Laufe der Revolution problemlos vom Monarchisten zum Republikaner wurde. Im letzten Erläuterungsabschnitt geht Hg. dann auf den Bereich Religion und Persönlichkeit ein (S. 405 ff.) und führt hier mit Recht aus, im Tagebuch Ménétras zeigen sich Anfänge eines Antiklerikalismus bei den Volksklassen (S. 406).

Dies läßt sich bei der Durchsicht des „Journal“ immer wieder bestätigen. Für Ménétra ist der Sonntag in erster Linie ein Tag persönlicher Freiheit, kein religiöser Feiertag. Wiederholt äußert er sich kritisch über Fanatismus und Aberglauben der Pfarrer (S. 92f., 193, 239, 250). Auf seiner „Tour de France“ ist Ménétra auch mehrfach auf Protestanten gestoßen, ja er besuchte einmal sogar ihren Gottesdienst (S. 88, 117–119, 123, 160f.). Das Tagebuch ist reich an Anekdoten; in einem Falle in der Nähe von Narbonne spielte auch ein deutscher Hosenschneider eine durchaus positive Rolle (S. 81).

Die Ausführungen Ménétras zur französischen Revolution (S. 259–318) sollten von jedem Revolutionshistoriker studiert werden, weil hier ein aktiv Beteiligter aus der Sicht des Volkes schreibt. Sie sind ein lebendiges Zeugnis für die Erwartungen beim Pariser Volk, geben aber gleichzeitig ein ungeschminktes Bild von den Ausschreitungen während der Revolution und den Gefahren, denen damals auch kleine Leute ausgesetzt waren. Roche hat Ménétras »Journal« reichlich kommentiert und dabei neben Einzelerläuterungen immer wieder das Leben dieses Glasergesellen vor dem Hintergrund des großen Zeitgeschehens, auf das es ja mehrfach im Text Bezüge gibt, deutlich werden lassen.

Jürgen Voss, Paris

Thomas SCHLEICH, *Aufklärung und Revolution. Die Wirkungsgeschichte Gabriel Bonnot de Mably in Frankreich (1740–1914)*, Stuttgart (Klett-Cotta), 1981, 269 p.

Suivre la »fortune« d'un écrivain à travers les siècles est un genre éprouvé, qui a fait longtemps les beaux jours de la littérature comparée. L'exercice a aussi été beaucoup pratiqué dans le domaine de l'histoire des idées et, pour s'en tenir au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'influence des principaux Philosophes sur les générations postérieures a déjà été souvent étudiée. L'ouvrage de Thomas Schleich paraît s'inscrire dans cette tradition. Les grands noms ayant déjà été retenus, il fallait bien en venir aux auteurs du second rayon, parmi lesquels Mably tient un rang fort honorable.

Tel n'a cependant pas été le projet de M. Schleich, pour autant que l'utilisation qui a été faite de Mably lui a paru relever d'un enjeu qui dépasse singulièrement la personne de l'écrivain et de sa possible influence. De proche en proche, c'est toute la relation entre le siècle des Lumières et la Révolution qui lui a semblé devoir être remise en question.

Il est vrai que Mably constitue un cas assez particulier. En général, suivre le destin posthume d'un écrivain de quelque importance revient à décrire, sur le plan de l'interprétation, des oscillations souvent vives qui s'apaisent peu à peu. Fini le temps des passions, un consensus s'instaure; la figure exacte et définitive de l'œuvre peut s'établir. Rien de tel avec Mably. La critique actuelle ne parvient toujours pas à se mettre d'accord sur son compte. Mably fut-il réactionnaire, réformiste ou révolutionnaire? Toutes positions qui ont été soutenues avec de bonnes raisons. Bref, le désarroi règne encore sur cet écrivain, de fait non conformiste, qui déjà déconcertait ses contemporains par des attitudes critiques qui ne se laissaient pas ramener dans les contours d'un projet global nettement défini.

Il convenait donc de rouvrir le dossier et, les hésitations de la critique révélant l'actuelle difficulté d'arriver à une interprétation d'ensemble satisfaisante, contourner l'obstacle en posant que cette œuvre a été écrite pour un temps et un public et que c'est d'eux, de l'histoire d'un accueil et d'une lecture, que pourra sortir une vérité pour aujourd'hui.

L'enquête procède par cercles concentriques. On s'intéresse au milieu socio-culturel où Mably s'enracine, aux tirages des œuvres, à leur réception critique. Peu à peu l'image se fixe, sensiblement différente de celle prévue. En réalité, Mably n'a pas, de son vivant, été compté au nombre des Philosophes. Mieux, il semble avoir existé d'eux à lui une sorte d'hostilité larvée, au moins une indifférence polie, et l'auteur n'est pas loin de croire à une conspiration du silence. En revanche, l'homme a été bien reçu dans les salons aristocratiques, dans des cercles traditionalistes quoique ouverts à des réformes modérées. Là où on attendait un partisan des Lumières, on trouve un auteur fêté dans les milieux conservateurs, chaudement salué par Fréron ou le «Journal de Trévoux». On se découvre ainsi a posteriori avoir été victime d'une illusion d'optique, selon laquelle émettre des critiques sur le plan politique au XVIII<sup>e</sup> siècle serait forcément faire cause commune avec les Philosophes, voire préparer la Révolution.

L'histoire de l'influence de Mably jusqu'en 1789 ménage aussi quelque surprise. L'œuvre trouve bien sa place dans le combat d'idées. On invoque plus particulièrement sa composante historique, les «Observations sur l'histoire de France» surtout. Mais déjà elle a échappé aux intentions de son auteur. Elle se révèle argument ductile, qu'on modèle selon les besoins de la controverse. On n'en citera qu'un exemple particulièrement net. Dans la grande querelle de 1771, au moment de la réforme Maupeou, un partisan des Parlements peut invoquer à l'appui de sa thèse le célèbre tableau de l'époque carolingienne que l'on trouve dans les «Observations», où Mably décrivait une société égalitaire, régie par des «États généraux» de la nation. Pour cela il lui a suffi de postuler que les parlements modernes sont les héritiers directs des états généraux de Charlemagne, assimilation à laquelle Mably à coup sûr n'avait nullement songé. Bien d'autres amalgames s'opèrent, en particulier peu avant la Révolution, dans un «parti patriote» nombreux et passablement hétérogène, que séduit l'idée d'une égalité primitive. Somme toute, on veut voir dans cette image de la société carolingienne, une préfiguration de la France du XIX<sup>e</sup> siècle.

Vint la Révolution qui bien vite échappa aux prévisions. L'œuvre de Mably fut entraînée dans le tourbillon. On savait déjà que son nom se retrouve souvent dans les débats du temps. Au terme d'une enquête remarquablement étendue, Thomas Schleich confirme tout à fait cette présence, s'il en modifie la signification. Dans la dernière décennie du siècle, et particulièrement dans les années les plus chaudes, Mably est souvent invoqué. Mais c'est moins l'historien de la France antique qu'on appelle à la rescousse que le théoricien du droit public et le moraliste. L'auteur des «Observations» est négligé au profit de celui de «Phocion», indice d'un changement de cap du mouvement révolutionnaire qui se détourne d'un passé avec qui il a rompu pour s'engager dans des voies nouvelles. La référence à Mably vient étayer les propositions les plus violentes, ce qui certainement n'aurait guère eu l'heur de plaire à son auteur.

Le XIX<sup>e</sup> siècle sera époque de repli. Le temps des espérances flamboyantes est passé. Comme on ne veut plus se laisser porter par le rêve d'une république démocratique, à quoi s'attachait le nom de Mably, on se débarrassera de lui par le biais d'une condamnation esthétique. Stigmatiser

la platitude du style permettra de masquer l'abandon des idées. »Mably, c'est Rousseau sans génie«, dira-t-on définitivement vers 1850. Pourtant, c'est précisément cette aura d'idéologie égalitaire qui assurera sa survie ultérieure, le »précurseur du socialisme«, selon la formule désormais consacrée, paraissant toujours digne d'intérêt, en particulier auprès d'une certaine critique de gauche.

Le livre achevé, on sait sans doute mieux qui était Mably. On sait encore mieux de quelles manipulations son oeuvre a été le lieu. Or si le cas paraît privilégié, il n'est pas unique. Il est plus précisément symbolique du traitement qu'on a fait subir aux écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle. En bref, il amène à reposer la question tant débattue d'une relation causale entre le monde des Lumières et la révolution. Ce rôle d'agent actif d'une révolution encore à naître, qu'on se plaît à attribuer à tous ceux qui critiquent la société de leur temps entre 1715 et 1789, le cas Mably incite à le reconsidérer. Comme il nous est ici clairement dit, d'un point de vue historiographique, il serait peut-être plus exact de dire que c'est plutôt la Révolution qui a fait les Lumières que l'inverse, en établissant les Philosophes, et ceux qui y sont abusivement assimilés, dans leur rôle de précurseur. Selon le dernier mot de l'auteur, l'histoire de la réception de Mably, de la transformation de cet écrivain passablement conservateur en un théoricien de l'utopisme libertaire, est une invite claire à cesser de considérer l'époque de Louis XV et de Louis XVI comme un simple prélude à la Révolution.

Il convient donc de saluer cette entreprise exemplaire, qu'une prudence méthodologique délibérée incite à s'abriter derrière un titre trop modeste. A égale distance d'une étude d'influence, utile mais limitée, et d'une réflexion historiographique générale sur les origines de la Révolution, le livre de Thomas Schleich mérite d'avoir une vaste audience et devrait inciter à revenir, sur nouveaux frais, à une question qui n'a pas fini de diviser les historiens.<sup>1</sup>

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Bailey STONE, *The Parlement of Paris 1774-1789*, Chapel Hill (The University of North Carolina Press) 1981, X-227 p.

M. Stone a opéré de nombreux dépouillements de sources »classiques« (Archives Nationales, Bibliothèque Nationale, mémoires du temps et libelles imprimés). Il a en outre eu accès aux papiers de la famille d'Esprémesnil et Mme Egret lui a communiqué certaines notes de son mari, le regretté Jean Egret, professeur à l'Université de Poitiers, qui s'était attaqué à ce problème au cours de ses dernières années. Le livre de M. Stone est donc fortement documenté.

Le Parlement de Paris, au cours de la période 1774-89, apparaît conforme, dans une très large mesure, à la vision qu'en avaient eue différents historiens: un ensemble d'officiers propriétaires de leurs charges, combattant âprement pour défendre leur statut, leurs privilèges corporatifs, leurs profits, attachés aux procédés formalistes et parfois cruels de la justice de leur temps, et, tout en se posant en défenseurs des intérêts de leurs justiciables et du bien public, très attachés à la hiérarchie sociale traditionnelle, ainsi qu'à la centralisation et à l'institution monarchiques.

Cependant, les arrêts que rendaient ces magistrats contenaient, dès 1774, un soupçon de »radicalisme constitutionnel« qui grossit peu à peu et s'épanouit après 1780, atteignant son

<sup>1</sup> L'originalité du propos fait pardonner quelques imperfections dans le plan ou l'exécution. Pour mieux retrouver la spécificité d'un temps ou d'un itinéraire individuel, le livre s'égare parfois en digressions. Par exemple, pour quelques citations de Mably qu'on retrouve dans l'oeuvre, était-il bien utile de proposer une biographie, même en raccourci, de Babeuf? – Plus grave se révèle le mauvais traitement quasi systématique infligé aux textes français, avec noms propres estropiés (Didérot, Point de Veyle, C. Jullien etc.) et reprise très négligente de citations, qui parfois deviennent franchement incompréhensibles (ainsi p. 119, 131, 170).